

13^e



13^e édition

Biennale
de la jeune
création
2020

19 septembre
7 novembre

Directeur de la publication : Julien Chambon, Maire de la Ville de Houilles
Coordination de la publication : Maud Cosson, responsable de La Graineterie, centre d'art municipal
Couverture : Carine Baudet
Mise en page : Guillaume Lansac-Fatte, service communication
Impression : Snel, août 2020

Introduction

Cette 13^e Biennale de la jeune création clôt une saison culturelle anniversaire : celle des 10 ans de La Graineterie, notre pôle culturel et centre d'art municipal.

C'est l'occasion de revenir sur l'histoire d'un événement qui a permis, au fil de ses éditions et de ses mutations, d'ancrer durablement l'art contemporain dans notre ville.

En 1997, la Biennale naît pluridisciplinaire. L'événement mêle ainsi jusqu'en 2006 une double programmation de jeunes artistes en arts plastiques et en arts vivants, s'installant dans divers lieux de la ville.

En 2008, la Biennale se transforme : elle se concentre sur les arts visuels, développe différents modes de soutien artistique comme l'aide financière et logistique à la production, l'invitation adressée à des critiques d'art et des commissaires d'exposition appelés à écrire sur le travail de chaque artiste et à s'investir dans les jurys de sélection ; s'y est ajouté tout un panel d'actions de médiation venu enrichir le projet de l'exposition collective.

Initiée en parallèle, la résidence de création Un.e artiste en ville, invite l'artiste lauréat.e de la Biennale à s'implanter sur le territoire et à concevoir une exposition personnelle la saison suivante. Un pont se construit alors entre chaque édition ouvrant la voie à une permanence artistique dans notre ville. Tout ceci préparait une nouvelle étape en 2009 : celle de l'ouverture de La Graineterie, un bâtiment patrimonial réhabilité pour accueillir, entre autres, une programmation annuelle d'expositions.

En dix années d'existence, notre centre d'art s'est affirmé dans le paysage culturel, dessinant les contours d'un projet engagé dans le soutien de la jeune création. La Biennale y occupe une place de choix, celle d'un temps fort fondateur qui mobilise une multiplicité d'acteurs professionnels aux côtés des artistes : commissaires, critiques, régisseurs, médiateurs accompagnent les démarches émergentes sélectionnées pour leur pertinence et leur qualité.

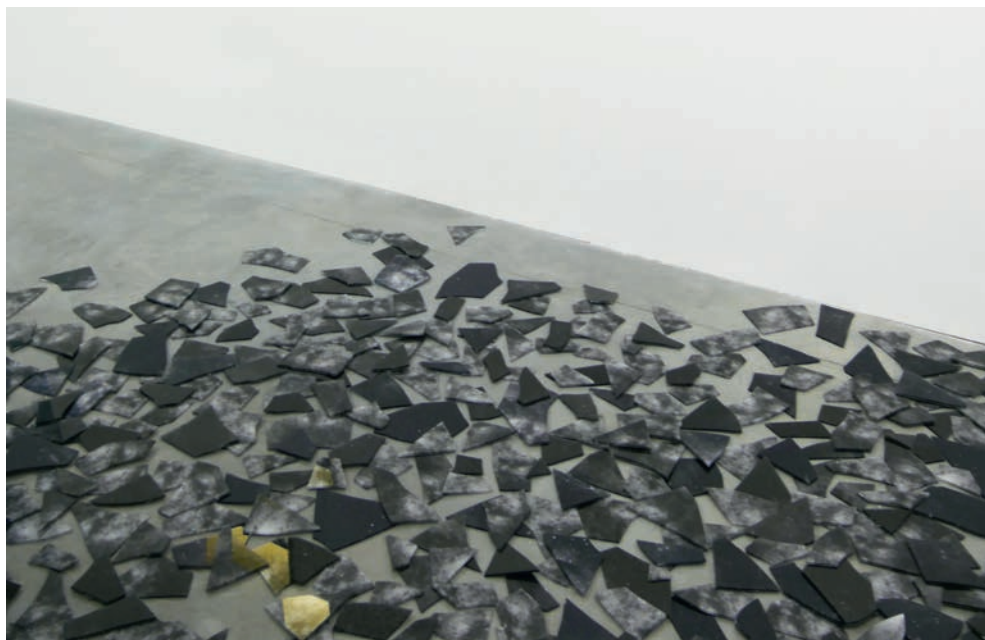
Autour du fil conducteur de l'attachement, les projets qui ont nourri cette saison anniversaire viennent souligner l'importance des liens qui unissent des équipes, des artistes, des œuvres, des publics et un territoire. La 13^e Biennale de la jeune création y occupe un rôle emblématique en donnant carte blanche à dix plasticiens qui sont invités à habiter les espaces de La Graineterie et à faire dialoguer leurs productions entre elles. Au fil de ces pages vous découvrirez ce qui définit la singularité et le talent de chacun de ces artistes.

Catherine Dubois-Loya,

Adjointe au Maire déléguée à la culture et à la mémoire

Sommaire

- 6 Sophie Blet
- 8 Louise-Margot Décombas
- 10 Julie Deutsch
- 12 Francois Dufeil
- 14 Yoann Estevenin
- 16 Paul Garcin
- 18 Princia Itoua
- 20 Dayoung Jeong
- 22 Marion Mounic
- 24 Alan Poulain
- 26 Remerciements
- 28 Contacts



The Sound of silence, 2019, photographie sur verre, dimensions variables.

Sophie Blet

Par Florian Gaité

Nourri d'astronomie et de cosmologie, de philosophie des sciences et de physique quantique, le travail de Sophie Blet sonde les angles morts du savoir scientifique. Entre la fiction expérimentale et la poésie spéculative, chaque œuvre investit ce que la science a de plus incertain ou de plus énigmatique pour jouer avec les représentations du monde et échafauder de nouvelles hypothèses métaphysiques. Lunaire et élégante, son esthétique emprunte autant ses formes aux instruments scientifiques (balance, pendule, compas, baromètre...) qu'à la littérature ésotérique (alchimie, symbolologie, romantisme noir), plaçant l'articulation du physique et du symbolique au cœur de son travail.

Son *Monolithe à l'inconnu* donne ainsi forme à la multiplication infinie des théories que l'homme pose sur le cosmos. Avec *En attendant le miracle*, un réceptacle à objets célestes, elle plante la scène d'une attente face à un événement quasi impossible, la chute d'une météorite à un endroit précis, qui met en échec toute tentative de prédiction. L'installation *The Sound of Silence*, une voûte céleste éclatée au sol en mille fragments de miroir, réalise le fantasme de donner une matérialité au ciel tout en illustrant son possible effondrement, métaphore d'une perte de sens cosmique. *Une origine sans développement (un centre sans circonférence)* consiste en un compas de 2,80 m, amputé d'une de ses branches,



Que ceci soit ton exacte circonférence Ô Monde, 2020,
encre à graver sur laiton, 20 x 30 cm.

dont la pointe coïncide avec le point d'un domino, symbole du degré o de la Création, non sans évoquer le bindu indien ou l'aleph hébreu. L'ensemble constitue la scène d'un big bang figé, à l'origine d'un monde avorté, comme si l'architecte divin avait cassé son compas. La série *Que ceci soit ton exacte circonférence Ô monde* enfin, réunit des

plaques de laiton recouvertes à l'encre, sur laquelle Sophie Blet a dessiné, par creusement, des compas dorés. Diversement positionnés, ils imaginent différentes façons de tracer les contours du cosmos, renvoyant le mystère de la création à la possibilité de dévoiler les multiples dimensions du réel.



Vue mer, 2019, bois, verre, aluminium, polystyrène, résine acrylique, 150 × 130 × 80 cm.

Par Julie Crenn

Louise-Margot Décombas a grandi à Clermont-Ferrand. Elle arpente les cités Michelin et observe avec attention les paysages de maisons ouvrières qui participent de son imaginaire ancré dans un réel populaire. Il en est de même pour les cités balnéaires de la côte méditerranéenne où elle passe ses vacances en famille. Ses œuvres, sculpturales et photographiques, sont nourries de ses souvenirs, de l’empreinte de formes, de matériaux, de couleurs,

de corps. L’artiste travaille à partir de formes vouées à disparaître, de matériaux désuets, d’environnements méprisés et invisibilisés. L’architecture des cités balnéaires est générique, collective, tournée vers la mer. Il n’est donc pas étonnant que Louise-Margot Décombas ait reproduit un balcon recouvert d’un lourd crépi rosé. L’artiste transforme l’échelle du balcon, trop petit pour être fonctionnel, trop grand pour être un jouet. Parce qu’il y a là aussi l’idée d’une maison de poupée, d’une



Coéquipière, 2017-2019, résine acrylique, polystyrène, tissu, cuir, métal chromé, 60 x 90 x 40 cm.

cabane d'enfant que l'artiste transpose dans le présent. Les photographies renvoient aux jeux de plages, aux couleurs criardes des maillots de bain, au sable collé sur la peau, aux jouets en plastique, aux châteaux de sable et aux serviettes éponges. L'artiste photographie régulièrement des éléments de son quotidien. Les images constituent une base de données de matières rugueuses, de corps fragmentés, de couleurs. Elle photographie à la manière

d'une sculptrice. Pour la Biennale de la jeune création, elle réalise une œuvre inédite qui rassemble l'objet et le corps. La douche de plage, qui fonctionne ici comme une fontaine, hybride en effet l'objet fonctionnel et des bribes de corps agrégés au béton cellulaires. Ces derniers sont recouverts de carreaux de mosaïque, qui, comme le crépi, le béton, le plexiglas, le polystyrène et la résine participent d'une architecture vernaculaire et joyeusement populaire.

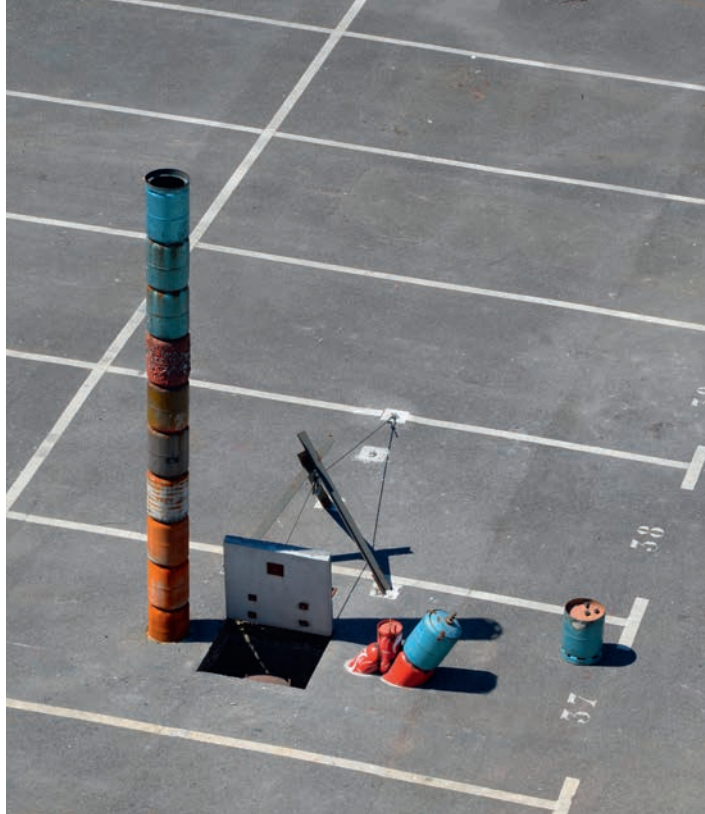
Par Julie Crenn

Depuis sa formation aux Beaux-arts de Nancy, Julie Deutsch fait du paysage le sujet principal d'une recherche portée sur l'image. Elle porte son attention sur les lieux ou les zones géographiques où les paysages sont contrôlés et marqués par la contrainte. De la Palestine à la France, en passant par la Tunisie et la Belgique, l'artiste photographie et filme les indices d'une violence quotidienne. Si celle-ci n'y est jamais flagrante, il nous faut l'observer pour la décrypter et tenter de la comprendre. À la Graineterie, Julie Deutsch présente une partie de son dernier projet intitulé *À la lisière du présent* (2019). Invitée en résidence par Plate-forme à Dunkerque, elle se rend à Grande-Synthe pour expérimenter physiquement des lieux qui, jusque-là, étaient réduits à des images médiatiques. Au fil de ses recherches, elle rencontre un petit bois surnommé la « Petite Jungle ». Dans ce bois était installé, quelques mois auparavant, un camp où vivaient des réfugié.e.s kurdes d'origine irakienne. Julie Deutsch se rend régulièrement dans le bois où ont vécu des hommes, des femmes et des enfants. Elle photographie les arbres. Ces derniers constituent

l'environnement, le paysage quotidien de personnes en transit. Les arbres ont également été leurs outils pour arrimer des tentes et autres abris précaires. Après le démantèlement, il reste des vestiges, les indices d'un lieu de vie humaine : des cordelettes, les liens en plastiques, des petits objets au sol, des mots gravés sur un tronc. Julie Deutsch réalise ainsi les portraits des arbres qui ont accompagné les réfugié.e.s. Elle photographie des objets récoltés : une figurine en plastique représentant la Schtroumpfette¹ amputée de ses jambes, une fourchette ou le fragment d'une carte SIM. La série d'images rejoint une réflexion globale de l'artiste à propos des non-lieux surveillés, des enclaves où la survie prédomine.

1. Julie Deutsch précise que le choix particulier de la Schtroumpfette fait écho au « Syndrome de la Schtroumpfette » qui met en exergue l'absence des femmes dans l'espace médiatique, et plus spécifiquement ici des femmes en situation d'exil.





Fonderie somnolente, 2017, bouteille de gaz, béton, acier, bitume, bois, palan, 500 × 500 × 200 cm (Wonder / Liebert, Bagnolet).

Par Florian Gaité

Ancien aspirant Compagnon du Devoir, membre du collectif Wonder, François Dufeil a placé le savoir-faire artisanal et son partage au cœur de sa démarche. Par le détournement d'objets industriels et le déplacement de gestes ouvriers (plomberie, soudure, couture...), il produit des pièces qui échappent à la logique productiviste au profit de modes d'activation alternatifs, propres aux situations d'urgence ou à une économie autogérée. Une *Boudineuse* qui devient ustensile de cuisine ou une bouteille de gaz qui sert de *Fonderie somnolente* dé-fonctionnalisent ces objets premiers pour les assigner

à de nouveaux usages, le plus souvent collectifs : cuisiner, faire de la musique, recycler des déchets ou frapper une monnaie. La bonbonne, qui articule l'inoffensivité d'un objet domestique à la dangerosité de la bombe artisanale, est exemplaire d'une démarche qui investit des formes agressives pour les destiner à des utilisations pratiques plus généreuses. Conçue comme un « système d'émancipation », autonome et *low tech*, chaque œuvre tient ainsi davantage de l'outil, activable par le seul corps, que de la machine aliénante. Dans l'installation présentée, une éolienne, entièrement réalisée à la main,



Cloches sous pression, 2019, bouteilles de gaz, acier noir, laiton, corde chanvre, eau, 189 × 130 × 100 cm, 60 × 90 × 40 cm – activation sonore Charles Dubois (Pavillon des sources – Parc Saint-Léger – CAC).

alimente en énergie un moteur vidé de son système électrique. Reliée par un conduit à un four (à la fois fonderie, forge et four à céramique), elle lui fournit l'oxygène nécessaire à la combustion du feu. Ayant servi au préalable à cuire de la brasque (argile, charbon de bois pilé, paille), ce vase d'expansion remodelé porte les traces de carbonisation qui ont abîmé sa peinture. Dans une dernière pièce, François Dufeil élabore un système

de filtration de terre, composé de trois éléments en céramique, dont deux façonnés au colombin, une technique ancestrale qu'il se réapproprie. Servant à recueillir et à épurer la matière humide, fournie par un chauffe-eau reconverti en malaxeur de boue, la sculpture permet de produire une argile qui peut ensuite passer au four, bouclant le système de résonance qui relie les pièces entre elles.

Par Julie Crenn

Un homme porte un chapeau, il fume la pipe. Son corps est massif. Il tient entre ses bras un groupe de nonnes coiffées de mèches de bougies allumées. Un autre homme se tient debout entre deux chevaux au galop. Le visage d'une femme aux traits maquillés apparaît au-dessus de lui. Les dessins de Yoann Estevenin résultent d'hybridation d'images collectées au préalable. Une collecte au long cours dans les journaux et les magazines : un costume, un geste, un fragment de corps, une expression spécifique, un objet. À partir des images, l'artiste trace à la ligne claire des personnages singulièrement fantasques. Chacun est pris dans une action. Du cirque à la scène rock, en passant par le théâtre, la magie ou les cultures folkloriques, Yoann Estevenin hybride les pratiques et les époques pour générer un univers hors du temps. Les dessins et les sculptures fixent une scène, un moment, faisant partie d'une procession, d'une parade ou d'un spectacle en cours. À la Graineterie, l'artiste présente deux sculptures.

Un carrosse réalisé à partir de grandes roues en métal forgé, d'un habitable en bois mixant la forme d'un cercueil avec celle d'un bolide. Le cercueil, orné de dessins, de traces de brûlures, de patines et de pastels, est surmonté d'une lourde couronne en bronze « à la patine bleu antique ». Plus loin, suspendue au mur, une amphore en céramique porte un crâne en fer forgé et se termine de perles rouges. À la surface du corps de l'amphore est dessiné le portrait d'un joker diaboliquement arrogant. Yoann Estevenin travaille de manière intuitive. Il recherche une tension, un équilibre, un moment habité qui fonctionne comme une apparition, un climat. Avec brutalité et raffinement, il compose, dessine, modèle les éléments de ses dessins et ses sculptures en se fiant aux énergies qu'il souhaite déployer sur le papier et dans l'espace. Entre noblesse et insolence, l'artiste développe ainsi un univers mélancoliquement flamboyant, mythologiquement insaisissable.



Paul Garcin



Welcome to L.A., 2020, performance, durée variable.

Par Florian Gaité

Entre autobiographie et autofiction, le travail de Paul Garcin puise dans la pop culture les formes d'un discours critique sur les valeurs qu'elle véhicule.

Ses performances, installations et vidéos déconstruisent ainsi la misogynie du milieu, le règne de la compétitivité et le culte de l'argent en adoptant les codes qui en permettent la publicité. Abordant avec humour les questions de genre, de sexualité ou de représentation de soi, ses œuvres jouent avec les stéréotypes pour en dévoiler le caractère factice.

Aussi peut-on le voir interpréter les postures iconiques de Beyoncé, archétypes de la femme puissante et séductrice, faire du karaoké en plein désert texan ou à tourner, entre Miami et Menton, le clip d'un duo fictif avec Queen B. Ce dernier est intégré à une conférence performée dans laquelle Paul Garcin passe de l'album *Lemonade* à la fête du citron, des Chicanos à la Stéphanie de Monaco, nivelant les informations pour déconstruire leurs hiérarchies.



Rizon Printz, 2020, vidéo HD, couleur, son stéréo, 15 min 31 s.

Il présente plusieurs pièces inspirées de son récent voyage à Los Angeles, épicentre de l'*american dream*, devenu à ses yeux le lieu de toutes les désillusions. Il y filme un jeune danseur rencontré sur le walk of fame, candidat malheureux au succès, confronté à la réalité de ses désirs. Sa chorégraphie fait écho à la performance *Dancing on my own* de Paul Garcin dont il projette la captation. Il y adopte la même posture (masque et écouteurs sur les oreilles) en dansant sur des tubes comme si personne ne le regardait. La bulle adolescente prend avec *Rizon Printz* le sens d'un isolement plus dramatique, le public ne voyant plus dans l'art du danseur qu'un refuge intime. Paul Garcin prolonge ce témoignage

doux-amer avec une vidéo réalisée *in situ*, accessible grâce à l'activation d'un QR code, mise en abîme d'une performance annulée. Dans *Welcome to L.A.*, les paroles d'une chanson sont projetées sur le corps de l'artiste pendant qu'il les chante en playback. Cette lyrics-vidéo, conçue sur le modèle des clips de karaoké, revient sur le décalage creusé entre ses fantasmes de jeune homme, traversant l'Atlantique des paillettes dans les yeux, et la violence de la réalité sociale américaine à laquelle il se trouve confronté. Ode au doute et à la déception, ironiquement entonnée sur un air pop, le morceau dilue ainsi son rêve d'une success-story dans un constat incrédule et désenchanté.



La Jardinière, 2019, bois, anthracite, terre, végétal, 203 × 18 × 190 cm.

Princia Itoua

Par Julie Crenn

À travers une pratique pluridisciplinaire, Princia Itoua travaille des axes de recherches au long cours. L'écriture d'une histoire est toujours la base de ses œuvres. Le texte, la typographie, le signe y trouvent une place importante.

Des récits par lesquels il explore la figure de l'étranger, les notions d'immigration, d'intégration, de langue et d'identités.

À l'occasion d'une résidence Les Ateliers Médicis à Clichy-sous-Bois et Montfermeil, il s'installe dans un atelier situé dans la forêt de Bondy. Là, Princia Itoua choisit de parler d'un territoire à partir

de ses paysages, visibles et invisibles. Les noms des grands ensembles, les noms des rues véhiculent un vocabulaire forestier : les Bosquets, Chêne-Pointu, Bois-du-Temple. L'artiste analyse ainsi la transformation d'un paysage et les influences mutuelles qui existent entre humains et paysages. À l'image de *Cabanant*, une cabane réalisée à l'extérieur de la Graineterie à partir de matériaux récoltés dans les rues de Houilles. L'abri de fortune renvoie aux conditions de vie des personnes déplacées mais aussi à des zones



Black Country; I want to see a bright future, New Homelands, 2016 - en cours,
impression numérique sur Dibond blanc, 51,5 × 34,3 cm.

de résistance revendiquant des modes de vies alternatives. À Clichy et à Montfermeil, l'artiste rencontre des gens qui lui parlent de leur quartier, de leur histoire. Ils et elles refusent l'image. Princia Itoua propose le récit de leurs vies à travers celle de l'environnement. Il dit d'ailleurs que « l'histoire des plantes traduit l'histoire et le mouvement des hommes. » *La Jardinière* et les photographies forment le projet *Paysitant* (mot valise hybridant le paysage et ses habitant.e.s).

La forêt est omniprésente dans ces espaces urbains qu'il photographie. *La Jardinière* forme un écosystème évolutif à l'image du territoire exploré : dans la souche de tilleul poussent des plantes dont les graines ont été semées par le vent. L'œuvre apparaît ainsi comme une métaphore végétale du vivre ensemble, du déplacement et de l'adaptation de chacun dans un nouvel espace.

Par Florian Gaité

Puisant ses formes dans le monde virtuel, Dayoung Jeong les traduit dans le réel, sur des supports physiques, préférant les techniques artisanales (vitrail, peinture sur verre, ferronnerie) à la technologie. Le pouce bleu de Facebook, les émoticônes ou le smiley sont ainsi autant de formes qu'elle met en scène dans ses petits théâtres d'ombre et de lumière. Entre peinture, dessin, sculpture et installation, son œuvre est également imprégnée de références autobiographiques, notamment liées à la culture coréenne d'origine.

À l'occasion de la Biennale, Dayoung Jeong présente l'installation *M. K Show*, un ensemble de pièces en verre sur lesquelles elle reprend à la peinture grisaille des images de la Corée du Nord glanées sur Internet. Cherchant à déconstruire les clichés sur ce pays qui lui est inconnu, elle en exagère certains traits, façon manga, pour en faire une sorte d'utopie, par certains aspects futuristes. Les structures métalliques, qui enserrant les images, les tiennent à distance de la cimaise et permettent leur disposition dans l'espace, de façon

à créer une ombre qui redouble la dimension irréelle du fantasme. Défilé militaire, monument à la gloire du dictateur, paysage naturel et urbain, souffle d'explosion dépeignent un pays aussi joyeusement vivant que froidement autoritaire. Dayoung Jeong réalise aussi une nouvelle installation, *Point d'inflexion*, dont la forme centrale est une rosace colorée à l'aide de confettis en plastique, reprenant les couleurs primaires d'une cartouche d'imprimante (bleu, jaune, rouge). Évocation d'un vitrail d'église, elle est soutenue par un étau en ciment aux extrémités desquelles sont moulés un pied et une main, l'index tendu, qui désigne un point d'appui. Comme souvent dans son travail, l'œuvre joue avec la lumière projetée à travers la rosace, puis déviée, déformée, du fait de l'inclinaison de la sculpture. Elle est associée à des structures en métal, des squelettes de mur de briques, et des rubans blancs en pâte à modeler qui lient l'ensemble et organisent la dramaturgie.





L'aveuglement du tournesol (série), 2019, cyanotype, porcelaine cuite, 37 × 26 cm.

Par Julie Crenn

Par la sculpture et l'installation, Marion Mounic met nos sens et nos mémoires à l'épreuve. Elle fait de la perturbation le moteur de sa réflexion plastique et critique. Celle-ci est motivée par deux histoires, deux corps. Elle parle ainsi de sa mère, atteinte d'une maladie oculaire. De ce fait plusieurs œuvres réclament un effort visuel et troublent nos repères. Elle parle aussi de son père et de ses origines marocaines que l'artiste

apprivoise depuis 2016.

À la Graineterie, Marion Mounic réalise *Barma* (2020), une œuvre *in situ* convoquant les deux histoires qui la constituent¹. En découvrant la cave du centre d'art, elle est immédiatement intéressée par l'humidité et la pénombre. Le ressenti physique et visuel génère une envie, celle de fabriquer un hammam, ou plutôt l'idée d'un hammam. L'œuvre se situe entre l'image et l'expérience



Chroma, 2018, installation *in situ*, tubes fluorescents, gélatines, brouillard artificiel.

physique. À une reconstitution fidèle, l'artiste préfère installer des indices dans l'espace. Un écran formé de lanières en PVC épouse la forme de la voûte semi-circulaire. Derrière : des néons recouverts d'une gélatine légèrement orangée, des radiateurs, une machine à brouillard. L'artiste se joue de notre perception de l'espace pour créer l'idée de la chaleur. Il nous est impossible de traverser cet écran. L'œuvre nous place en situation d'observatrice.s. Nous pouvons nous asseoir sur les bancs de béton pour expérimenter une sensation, une image, un souvenir. Marion Mounic réactive en effet le souvenir de son

premier hammam (« qui retient la chaleur ») lors de son séjour au Maroc. Elle est intriguée par les cloisons de lanières transparentes qui séparent les différents espaces. Avec l'intention de rencontrer des femmes, elle réalise sur place qu'elle se trouve à la fois dans un espace *safe* où les femmes sont libres de leurs corps et leurs paroles, mais aussi un espace où elle ne peut pas vraiment entrer dans les conversations et prendre part à une histoire collective dont elle est, elle aussi, l'observatrice.

1. Le barma est un hammam situé dans un quartier modeste. Il est architecturalement formé d'un seul espace.



Fenêtre, 2019, cadre de peinture accroché à l'envers, toujours au format des fenêtres de l'espace d'exposition.

Par Florian Gaité

Gestes pauvres, actions discrètes, pièces dérisoires et performances absurdes, le travail d'Alan Poulain pourrait passer pour inconséquent si sa gratuité ne cherchait pas à répondre à la vanité du monde. Avec l'espièglerie d'un sale gosse, il réalise des pièces comme on bricole, avec des matériaux à portée de main, modestes et souvent recyclés (papier, ballon de baudruche, vêtements...), sans souci du spectaculaire. Chacune célèbre l'échec, le petit rien et le défectueux comme des modes d'existence aussi dignes que désirables. Par-delà leur charge humoristique, leur

portée critique tourne en dérision les réflexes hygiénistes, sécuritaires ou fétichistes qui tiennent le public à distance. Une course murale de rouleaux d'adhésif, un balai-barbe-à-papa, un catalogue de coiffures réalisées sous la douche ou un parquet flottant monté de façon chaotique sont en effet des pièces à la fois ludiques et immédiatement compréhensibles qui désamorcent tout rapport d'autorité au profit d'une relation de confiance. *Le livre à ne pas lire*, un ouvrage autoédité librement mis à disposition, permet ainsi d'interroger le protocole



Sans tache, 2020, vêtements, cordes à linge, peinture murale, dimensions variables.

esthétique en offrant l'occasion de transgresser un interdit. Sous forme d'une adresse, l'ouvrage interroge le lecteur sur le sens de cette découverte prohibée, de sa curiosité coupable et de ses attentes, déçues ou non, en matière de culture. Le second, *Ne dis à personne que tu m'as lu*, s'interroge lui sur ce qu'il reste d'une lecture et sur les suites à lui donner. Dans *Fenêtre*, Alan Poulain retourne des toiles contre le mur pour faire apparaître leur châssis, dont la structure reprend la structure

d'un cadre avec croisillons. Comme un négatif ou un miroir des fenêtres à portée de vue, l'œuvre propose un nouveau mode de contemplation, qui en appelle à une perception moins directe. *Sans tache* consiste enfin en des t-shirts trempés dans de la peinture blanche, étendus, mis à sécher et à égoutter sur des fils à linge. Sur ce vêtement immaculé, littéralement une peinture sur toile, la tache devient motif, et l'accident un geste créatif.

Remerciements

Remerciements

aux artistes et à leurs équipes,

aux membres professionnels des jurys :
Agathe Brahami-Ferron (artiste, lauréate de la 12^e Biennale de la jeune création),
Julie Crenn (critique et commissaire),
Ninon Duhamel (commissaire),
Florian Gaité (chercheur en philosophie et critique),
Pauline Lisowski (critique et commissaire) et Léo Marin (commissaire et auteur),

aux élus municipaux
de la commission culture,

aux Grainetonautes –
amis de La Graineterie,

aux établissements culturels, scolaires
et périscolaires, relais et acteurs locaux,

au personnel des services municipaux,
à l'équipe du pôle culturel municipal,

aux médiateurs et régisseurs
de l'exposition.

Partenariats et collaborations

Julie Deutsch a reçu pour *À la lisière du présent* le soutien de La Plate-Forme, laboratoire d'art contemporain. BPS22, Musée d'art de la province de Hainau.

François Dufeil, a reçu le soutien de la résidence Moly-Sabata.

Yoann Estevenin est représenté par les galeries Vachet Delmas et la galerie Guido Romero Pierini.

Paul Garcin a reçu la collaboration des Beaux-arts de Nantes.

Princia Itoua a développé, *La Jardinière* et *Le Cabanant* dans le cadre du programme Artistes et chercheurs associés aux Ateliers Medicis, 2019.

Marion Mounic a reçu pour *Barma* le soutien de l'Afiac (Association fiacoise d'initiatives artistiques contemporaines) dans le cadre de la résidence Hors les murs à la Fiac.

Alan Poulain a reçu pour *Sans tache* le partenariat du Secours populaire français Hautes-Pyrénées Tarbes.

La Graineterie, centre d'art de la Ville de Houilles

Avec près de 350 m² d'espaces d'exposition, mais aussi plusieurs ateliers d'arts plastiques et des bureaux, La Graineterie, centre d'art de la Ville de Houilles, a été inaugurée en septembre 2009.

Dès la fin du XIX^e siècle, ce bâtiment situé en centre-ville tient une place de choix dans la vie et le commerce ouillois. Il témoigne du passé rural des territoires alentour mais aussi des évolutions sociologiques et urbanistiques de la ville. Réunissant un centre d'art et un pôle culturel pluridisciplinaire, sa réhabilitation par la municipalité marque une nouvelle étape. Le centre d'art La Graineterie défend des formes artistiques émergentes et souhaite faire découvrir la pluralité de leurs expressions.

Sa programmation d'art contemporain s'organise autour de trois expositions par saison, collectives ou personnelles, incluant tous les deux ans une nouvelle

édition de la Biennale de la jeune création. Des commissaires extérieurs sont associés régulièrement à des projets volontairement protéiformes.

La Graineterie, c'est un soutien à la création qui ouvre notamment la voie à des productions spécifiques. c'est aussi une résidence de création sur mesure de plusieurs mois (tous les deux ans), ainsi que des actions artistiques, des projets de sensibilisation et de médiation. Sa connexion avec le pôle culturel offre une ouverture pluridisciplinaire singulière. Arts et patrimoine architectural se mêlent au sein d'un lieu de vie où se croisent diverses expériences et pratiques pour favoriser des rencontres artistiques et humaines.

La Graineterie

27, rue Gabriel-Péri, 78800 Houilles
Tél. : 01 39 15 92 10
pole.culturel@ville-houilles.fr
<http://lagraineterie.ville-houilles.fr>

Contacts

Sophie Blet : cargocollective.com/sophieblet

Louise Margot Décombas : www.louisemargotdecombas.com

Julie Deutsch : juliedeutsch.net

François Dufeil : francoisdufeil.fr

Yoann Estevenin : www.yoannestevenin.com

Paul Garcin : www.paulgarcin.com

Princia Itoua : www.princiaitoua.com

Dayoung Jeong : jeongdayoung.blogspot.com

Marion Mounic : www.marionmounic.com

Alan Poulain : alanpoulain.jimdofree.com



VILLE DE
HOUILLES